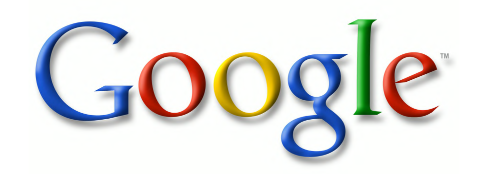

Google

GEORGES RAMAEKERS

EM[illegible] HAEREN

I. L'Homme du Nord.
II. L'Homme Moderne.





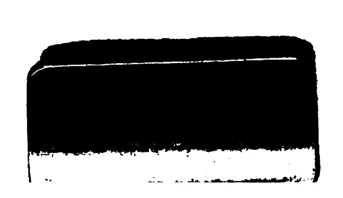
ÉDITIONS DE « LA LVTTE »

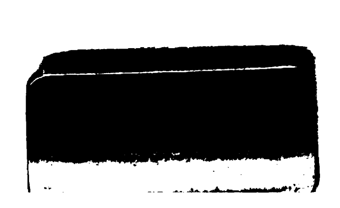
80, rue de l'Ermitage, 80

BRVXELLES



MCM





Emile Verhaeren



I. L'Homme du Nord.

Comme le nom de Maurice Maeterlinck, le nom d'Emile Verhaeren accuse l'origine flamande du plus grand, du plus puissant, du plus fécond des Poètes de Belgique, de l'un des Maîtres de ce temps. Si des circonstances communes à la plupart des habitants de Flandre lui firent adopter la langue française pour traduire les émois forcenés de son âme, à travers toute son œuvre Verhaeren atteste, par l'originalité et la vigueur de son style, par la sonorité brutale de ses rythmes, par son sens très développé des couleurs, des proportions et de la masse, par la profondeur outrancière de ses sensations, par la virulence enfin de ses sentiments, qu'il se veut avant tout Flamand et qu'il est bien, en vérité, le Poète du Nord. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, ce Flamand, ce Poète du Nord a façonné le doux parler de France à son image et à sa ressemblance ; c'est-à-dire à l'image et la ressemblance de l'Ame flamande, violente et robuste. Il semble à qui sait voir que tel soit aujourd'hui le destin de la Flandre : infuser une sève nouvelle à la flore littéraire du Pays de France.

Verhaeren, Maeterlinck, Lemonnier, Van Leerberghe, Eckhoud, Elskamp, Giraud, Gilkin, Demolder, parmi les aînés ; Virrès, Pierron, Marlow, Paul Mussche, Daniel Coppieters, parmi les plus jeunes (sans compter tous ceux qui se révèleront demain), autant d'écrivains flamands ou brabançons, qui viennent tour à tour doter la langue française des qualités linguistiques du Nord.

Parmi ces qualités se distinguent surtout : une plantureuse robustesse, une coloration ardente (ou toute en grisaille), des rythmes fragmentés aux sonorités fortes.

C'est ainsi que s'opère et que s'opèrera la vraie revanche linguistique de la Flandre sur cette langue française que depuis tant de siècles son peuple s'est vu imposer de par la volonté de ses dominateurs. Et cette pacifique revanche sera, — tel est du moins mon confiant espoir — toute à la gloire de la France et de sa langue rénovée. Je ne sais s'il se trouve parmi mes lecteurs des adeptes du pessimisme qui vont partout prophétisant à brève échéance la ruine du génie français et parlent, — avec, dans la voix, un sourd grondement de colère, — de l'invasion des Normands, des Barbares ? J'estime, quant à moi, que, loin de se lamenter, le Français devrait plutôt se réjouir à voir les écrivains d'une autre race, mais élevés en français comme lui, enrichir à présent cet idiome de richesses linguistiques, qui jusqu'ici semblaient l'exclusif apanage des peuples du Septentrion.

A qui m'objecterait : « Admettre semblable intrusion, sous le spécieux prétexte de rénovation linguistique, mais ne serait-ce pas méconnaître, du coup, ce qu'il y a d'absolu, d'intangible dans le parler d'une race : Son génie ? » — je répondrais : qu'à part quelques regrettables flandricismes, d'ailleurs chez la plupart réfléchis et voulus, les écrivains flamands et particulièrement Verhaeren n'ont rien changé à la langue française elle-même, mais qu'à la vérité, toute l'originalié de leur style leur vient de ce besoin de force verbale, qui torture ces hommes du Nord et les porta d'in stinct à découvrir dans une langue apparemment aussi douce que la française, les mots les plus vibrants, afin de combiner à l'aide de ces mots des assemblages de syllabes plus fermes et plus rudes, plus proches à vrai dire des idiomes du Nord. En somme le rôle des écrivains flamands d'expression française se borne et *doit* se borner à mettre en relief, en pleine lumière, par une investigation instinctive les réson-

nances insoupçonnés, les ressources de force et de vibrance que possède la langue de France à l'insu des aborigènes. Bref ils ont découvert un trésor oublié dans le Parc du voisin.. Et voici que le voisin au lieu de les remercier, au lieu de se féliciter d'une aussi précieuse trouvaille, se lamente, jette les hauts cris, repousse le trésor avec indignation et donne ordre à ses jardiniers d'expulser ceux qui l'ont trouvé, comme l'on fait jeter dehors les maraudeurs et les intrus !

Heureusement (pour le voisin) les jardiniers de son Parc littéraire ont mieux compris que lui toute la valeur du trésor nouveau.

Aussi ont-ils rendu ample justice à ceux là qui l'ont découvert et l'on sait en quelle haute et fraternelle estime les écrivains de France tiennent les écrivains de Flandre.

Au premier rang de ces derniers il faut placer Emile Verhaeren

Je ne crois pas m'aventurer en affirmant qu'il est, entre tous les Poètes, celui qui a le mieux donné, et le plus puissamment, la caractéristique flamande à son œuvre. Il suffit d'ouvrir au hasard l'un des seize volumes dont se compose cette œuvre, pour se convaincre aussitôt que le rythmeur y est essentiellement flamand, et qu'il a enrichi le vers français de vibrances plus mâles, qui éclatent avec fracas, comme les cuivres des batailles, ou qui hurlent comme la houle, un soir d'orage et d'ouragan ; et qu'il l'a enrichi en outre d'assonnances et de cadences, par lesquelles nous fut révélé en même temps que sa profonde connaissance de la langue française, son sens flamand de l'harmonie.

Les langues germaniques semblaient posséder elles seules les mots imitant le son de ce qu'ils représentent.

De là le rôle si important qu'occupe l'onomatopée dans les prosodies du Nord.

Verhaeren nous a montré comment, avec un tempéra-

ment et un talent comme le sien, il était possible d'obtenir, même en français, et sans rien ôter pour cela à la correction du langage, de surprenants effets d'harmonie imitative.

Témoin le poème intitulé *le Vent*, paru dans les *Villages illusoires*. Je cite cet exemple entre cent par ce que je le trouve péremptoire entre tous.

Mais ce n'est pas seulement par l'originalité de la langue et du rythme que Verhaeren s'avère le Flamand, le Poète du Nord. Il l'est encore par son sens très développé de la couleur et de la masse.

Héritiers de l'extraordinaire don de coloris, qui n'a cessé de rendre illustre la race flamande depuis les jours de Jan Van Eyck, les écrivains de la Flandre actuelle et particulièrement Verhaeren et Demolder, ont su retrouver semble-t-il, dans les mots du français moderne le secret des colorations ardentes ou mystérieuses des vieux maîtres flamands et hollandais, et Verhaeren, en ses poèmes, accouplera souventes fois « l'ébène » et « l'or », tout comme Ruysdael ou Rembrandt accouplaient l'ombre et la lumière, en leurs toiles prestigieuses.

Verhaeren et Demolder parviennent à nous traduire à l'aide des mots français leurs sensations de coloristes, aussi intensément qu'ils les ont ressenties ; c'est pourquoi les paysages et les épisodes qu'ils nous décrivent éblouissent notre cerveau comme une fête de couleurs éblouirait réellement nos yeux, et apparaissent au lecteur tels que les voyaient l'imagination de ces auteurs dans l'instant qu'ils les ont décrits.

Au contraire des peintres du Midi, qui saisisent avant tout les contours des objets à cause d'un effet d'optique, produit par l'éclat du soleil, les peintres du Nord, par un effet d'optique inverse, embrassent dès le premier coup d'œil, la masse et non la ligne, l'harmonie de l'ensemble et non les joliesses du détail.

Pour les premiers ce sont les contours qui font se

détailler les objets et les plans, pour les seconds c'est au moyen de la diversité des couleurs que leur œil parvient dès l'abord à délimiter les surfaces et à distinguer les objets les uns des autres.

Comparez Rubens à Botticelli, Rogier Van der Weyden à Filippo Lippi, et ceci sera, par cet examen, confirmé je crois, à surabondance.

Le grand Poète qui possède à un si haut degré, les qualités picturales de ces peintres de Flandre, procède aussi de leur façon de voir. Il a comme eux le coup d'œil panoramique, il voit l'ensemble.

Dans l'œuvre déjà très vaste de Verhaeren les descriptions abondent où se révèlent à la fois ses qualités picturales et plastiques. Coloriste par atavisme et par instinct, Verhaeren, le Flamand, a su peindre avec une égale maîtrise les chaudes carnations des filles de la Flandre et les gestes chrétiens des moines héroïques, synthétisant ainsi, plastiquement, en ses poèmes les deux aspects moraux de la terre natale : sa fougue sensuelle et sa ferveur mystique. Emile Verhaeren est à la fois l'auteur des *Flamandes* et des *Moines*. C'est même par ces deux livres-là qu'il a débuté dans les lettres et cette constatation m'est apparue digne de remarque.

Le Poète s'y révèle déjà l'EVOCATEUR TRAGIQUE DU GRANDIOSE. Notre esprit en les lisant se reporte aux grandes époques du passé, au Moyen Age et à la Renaissance.

Telles que ses vers nous les décrivent, « chairs opulentes et seins debout », les filles de la Flandre, sont bien les descendantes de ces flamandes dont Rubens et avec lui l'école d'Anvers, ont répandu le type aux quatre coins du monde.

Mais combien vous êtes plus nobles, plus dignes d'être célébrés par les vers de ce grand Poète, o ! vous, moines apostoliques.

Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu
Astres versant le jour aux siècles catholiques,
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu !

Le Verhaeren des *Flamandes* est un poète réaliste, au point qu'il ne répugne même pas quelquefois aux grossières crudités verbales. Il convient toutefois de rendre avec empressement cette justice au Poète, que jamais, au grand jamais, même en ses vers les plus brutaux, il n'est descendu aux bassesses du réalisme de Zola. Les saletés que ce dernier profusionne systhématiquement et comme à plaisir en son œuvre ont fait qu'à l'heure présente l'on ne comprend plus guère le mot réalisme, que dans son sens dévié et préjoratif de littérature triviale et de matérialisme nauséabond.

Pris dans son acception première et véritable, la qualification de « RÉALISTE », pourrait caractériser fort adéquatement, ce me semble, le genre de littérature auquel se ratachent non seulement *Les Flamandes*, mais aussi *Les Moines*.

En dépit de la divergence des sujets, on constate effectivement que dans *les Moines* comme dans les Flamandes les personnages mis en scène, sont des êtres de chair et de sang, vivant et agissant dans la réalité. Que si les soirs y sont qualifiés « religieux » les horizons sur lesquels ils descendent sont bien les horizons de la plaine de Flandre. Qu'enfin, si l'on excepte un seul poème. « *Vision* » et l'apostrophe finale « *Aux Moines* », tout symbolisme est absent de ce livre.

Sans doute le Poète ne se contente-t-il pas de nous y décrire, selon leurs seuls aspects extérieurs, les moines et les paysages qui forment un décor pieux à leurs méditations chrétiennes ; son œil et son esprit pénètrent plus avant. Ils justifient et d'une façon plenière, leur attribut de «religieux» ces soirs :

« *où le site vêtu d'une paix métallique*
semble enfermer en lui, comme une basilique
la présente muette et nocturne de Dieu ».

Pareillement dans ses croquis de cloître, Verhaeren nous décèle ses surprenantes qualités de *peintre impressionniste.* Enfin lorsqu'il burine isolément des moines, son burin ne se borne pas à accuser les traits du visage, mais sous les traits, les gestes et les coules, humbles et violentes, il nous portrait leurs âmes.

Voici d'abord le *Moine épique* :

On eût dit qu'il sortait d'un désert de sommeil,
Où face à face avec les gloires du soleil
Sur les pitons brûlés et les rochers austères
S'endort la majesté des lions solitaires.
Ce moine était géant, sauvage et solennel.
Son corps semblait bâti pour un œuvre éternel,
Son visage, planté de poils et de cheveux
Dardait tout l'infini par les trous de ses yeux.

Et là, ce moine noir, que vêt ce froc de deuil,
Construit dans sa pensée un monument d'orgueil.

. . . .

Aussi vit-il, tel qu'un suspect, parmi ses frères,
Tombeau désert, vidé de vases cinéraires,
Damné sombre et fatal, que Satan ronge et mord,
Lépreux moral, chauffant contre sa peau la Mort,
Le cœur tortionné, durant des nuits entières,
La bouche morte aux chants sacrés, morte aux prières,
Le cerveau fatigué d'énormes tensions,
Les yeux brûlés, aux feux rouges des visions,
Le courage hésitant, malgré les clairvoyances
A rompre effrayamment le plain-chant des croyances,
Qui par le monde entier s'en vont, pressant l'essor,
Et dont Rome là-bas est le colombier d'or...

Tour à tour ainsi, passent devant nos yeux immobiles d'admiration : *le moine doux, le moine sauvage, le moine féodal...*

Entre la partie picturale et plastique de l'œuvre de Verhaeren, partie qui comprend : outre *les Flamandes et les Moines*, un *Almanach* poétique pour 1895, — (auxquels viendront s'ajouter bientôt quatre volumes de poèmes nouveaux sur la Flandre) et la partie auto-psychologique de de son œuvre, (partie qui comprend: *les Soirs, les Débâcles, les Flambeaux noirs* et les *Heures Claires,* le contraste est complet.

Dans la première il a brossé des fresques grandioses, où revivent sous les ardeurs de ses pinceaux des êtres et des sites distants de lui-même. Dans la seconde, sans rien perdre bien entendu, de ses qualités descriptives, Verhaeren ne peint plus, il analyse et c'est son propre moi qu'il y choisit pour le sujet de ses poèmes. Sa prosodie elle aussi se transforme. De parnassien qu'il était dans *les Flamandes* et *les Moines* le vers encore hésitant dans *les Soirs*, brise tout-à-coup dans *les Débâcles*, l'étau où l'enfermait depuis trois siècles le « Législateur du Parnasse ». Si donc le lecteur après avoir fermé le livre des *Moines,* l'esprit encore tout entier sous l'impression de force et de sénérité qui plane au-dessus de cette œuvre, et l'oreille encore bercée par la gravité monotone du vers alexandrin, si donc le lecteur pénétrait sans transition dans l'œuvre subséquente de Verhaeren, dans cette trilogie fantastique et funèbre que forment *Les Soirs, Les Débâcles* et *Les Flambeaux Noirs*, il s'estimerait fourvoyé, il s'ahurirait aux premières pages, puis se sentirait en proie peu à peu à un sentiment de terreur intime, pareil à celui que notre âme éprouve, quand, les yeux encore éblouis par la contemplation du couchant radieux nous pénétrons le soir, dans un antre inconnu, dont la profondeur ténèbreuse s'ouvre comme une énorme gueule, aux flancs déserts de la montagne.

Flamand par les cadences fortement martelées de ses rythmes, Flamand par l'opulence de son coloris, Flamand dans les sujets de ses deux premiers livres, l'un sensuel, l'autre mystique, Verhaeren s'affirme plus encore le Flamand, l'homme du Nord, dans la trilogie des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux Noirs*, par la surprenante intensité de son brio, par la profondeur des sentiments qui l'animent et par la violence outrée des sensations qu'il éprouve.

Tandis que le bouillant Méridional rend ses sensations éphémères en s'extériorisant aussitôt qu'il les perçoit, par une intarissable cascatelle de paroles, et a bientôt fait de tout oublier, parcequ'il ne se donne pas le temps de réfléchir, vivant sa vie comme en un tourbillon perpétuel, le Flamand, lui, froidement, par calcul se renferme dans son mutisme ; il s'y cantonne et s'y replie longuement sur lui-même ; il y rumine ses sensations et, posément, méthodiquement, une à une, les analyse. Ephémère et papillotante, la façon de sentir de l'homme du Midi trouverait dans le feu follet un symbole adéquat ; celle de l'homme du Nord, grave, intime et profonde, se symboliserait par un taureau pensif. Mais lorsqu'il est question d'une sensibilité aussi fougueuse, aussi aiguë que celle d'un Verhaeren, le symbole aussitôt se transforme. Ce n'est plus l'animal pesant et paresseux, mais le taureau ailé, le *Chérubim* au vol de flamme...

Est-ce à dire que le lyrisme d'Emile Verhaeren le rende étranger à toute méthode ? Nullement.

Par des énumérations méthodiques, se révèle en maints endroits de ses poèmes le *calme* ardent avec lequel Verhaeren élabore dans sa retraite de l'avenue des Saisons, ses poèmes hallucinés, ses nocturnes fantasmagories.

Or, dans *Les Soirs, Les Débâcles* et *Les Flambeaux Noirs*, Verhaeren s'est penché, comme au-dessus d'un gouffre, au-dessus de son âme.

Ainsi que l'auteur nous en avertit lui-même, par les

sous-titres respectifs de ces trois volumes, s'évoqueront dans *Les Soirs*, «LES DÉCORS LIMINAIRES»; en *Les Débâcles* s'accusera la « DÉFORMATION MORALE » dont les *Flambeaux Noirs* nous apparaitront comme la « PROJECTION EXTÉRIEURE ».

Ecrits par le Poète à la suite des *Moines*, les poèmes des *Soirs* sont encore presque tous descriptifs. Par là s'établit un lien entre la partie antérieure de l'œuvre de Verhaeren, partie essentiellement picturale et plastique et la seconde partie de son œuvre, partie auto-psychologique. Vécue dans le tumulte et le décor de Londres, la ville énorme où le brouillard, par une illusion de recul, donne à tous les objets des proportions factices et des aspects de Rêve, et sur laquelle s'étend un ciel pesant et morne, un ciel couleur d'ennui, cette trilogie fut écrite par le Poète, dans le temps que ses nerfs était surexcités par la fièvre paludéenne, dont le tourment atteint parfois ceux qui sont nés, comme Verhaeren, non loin des marais poldériens, près des rivages de l'Escaut.

Je veux marcher vers la Folie et ses soleils,
Ses blancs soleils de lune aux grands midis bizarres
Et ses lointains échos mordus de tintamarres
Et d'aboiements, là-bas, et pleins de chiens vermeils

Assistant en esprit aux cauchemars affreux aux désirs délirants et féroces, qui hantaient et brisaient durant la maladie l'âme du grand Poète, le lecteur s'exaspère lui-même de l'excessif effort de tension cérébrale qu'a exigé de lui la compréhension de ces poèmes fantastiques, à travers lesquels hurle indiscontinûment le Vent strident de la Démence. Il faut s'empresser d'ajouter avec Maurice Leblond que « cette formidable tourmente a emporté les fleurs des rhétoriques dépérissantes » et qu' « *ici le plaisir littéraire disparaît devant une joie supérieure* ».

Bien que toute subjective et qu'elle soit l'expression d'un tempéramment très spécial, d'une âme aussi caracté-

risée, aussi incomparable que celle de Verhaeren, cette trilogie enfantée dans la fièvre se hausse à une signification plus large et plus haute : Elle est en vérité, bien moins l'étude poétique d'une nature d'exception, que le Poème épique de la Névrose moderne.

Aussi n'est-ce pas par hasard, mais certes intentionnellement que l'auteur a placé lui-même en tête du premier volume de la trilogie ces vers, où sont représentés « blafards et seuls, les malades hiératiques », dont il sera lui, le porte-parole et pour lesquels son œuvre à lui sera comme un miroir où se reflèteront leurs âmes.

Blafards et seuls les malades hiératiques
Pareils à de vieux loups mornes, fixent la mort.
Ils ont mâché la vie et ses jours identiques
Et ses mois et ses ans et leur haine et leur sort
Et maintenant leur corps, cage d'os pour les fièvres
Et leurs ongles de bois heurtant leurs fronts ardents
Et leur hargne des yeux et leur minceur de lèvres
Et comme un sable amer, toujours, entre les dents.
Et le regret les prend et le désir posthume
« *De s'en aller revivre en un monde nouveau,*
Là-bas, en des lointains d'hystérie et de flamme »

« *Sois ton tourment, sois ton pouvoir, sois ton effroi* » s'écrie à son tour le Poète dans les *Débâcles*.

Et le Poète sera fidèle au commandement qu'à lui-même il s'est ainsi jeté ; c'est pourquoi son âme volcanique nous apparaîtra tantôt en éruption comme un cratère, tantôt s'emportant comme un cheval fou, tantôt se heurtant, ainsi que le bélier antique contre la paroi de son corps.

Quelqu'un m'avait prédit, qui tenait une épée
Et qui riait de mon orgeuil stérilisé :
Tu seras nul, et pour ton âme inoccupée

L'avenir ne sera qu'un regret du passé.
Ton corps, où s'est aigri le sang de purs ancêtres,
Fragile et lourd, se cassera dans chaque effort ;
Tu seras le fiévreux ployé, sur les fenêtres
D'où l'on peut voir bondir la Vie et ses chars d'or,
Tes nerfs t'enlaceront de leurs fibres sans sèves
Tes nerfs ! — et tes ongles s'amolliront d'ennui,
Ton front, comme un tombeau, dominera tes rêves
Et sera ta frayeur, en des miroirs, la nuit.

Pour traduire avec autant de vérité dans l'affolement et dans l'horreur cette névrose au paroxisme, il fallait se forger une langue qui fut capable d'exprimer un état d'âme encore inexploré et qui semblait quasi inexprimable, tant il s'offrait complexe, anormal, hyperbolique.

Verhaeren se forgea donc une langue adéquate. Sous les coups herculéens de ce forgeron prodigieux l'édifice classique, illogique et suranné, si cher aux versificateurs inféconds du Parnasse, eût tôt fait de voler en éclats.

Aussi, dans l'expression et dans la forme (néologisme et liberté du vers) non moins que dans les sujets très modernes de ses poèmes, Verhaeren, à dater des *Débâcles*, se pose en audacieux, épris d'innovation, ayant la salutaire horreur des préjugés et des routines. Il se veut homme de son temps. Et son talent est d'assez d'envergure pour refléter son époque, en son œuvre, quelqu'en soit la complexité, mieux que nul autre autour de lui.

Verhaeren n'est donc pas qu'un Flamand, il n'est pas que « L'HOMME DU NORD », il est aussi de son époque, Il est aussi « L'HOMME MODERNE ».

Tel il se révèle dans les *Débâcles*, tel il s'affirmera de plus en plus dans la suite de ses poèmes...

Jusqu'ici, nous n'avons reconnu à Verhaeren que les marques distinctives de sa Race.

Il nous reste à examiner comment et dans quelle proportion il est juste de lui reconnaître celles de son époque.

Mais il me faut auparavant, m'attarder un instant au dernier des quatre volumes qui forment la partie psychologique de son œuvre, aux *Heures Claires.* Ainsi que l'évidente antithèse des titres le laisse aisément deviner, les *Heures Claires* sont aux *Soirs,* aux *Débâcles*, aux *Flambeaux noirs*, exactement ce que la Lumière est à la ténèbre, ce que l'ineffable félicité d'un cœur, qui s'abandonne au reposant et confiant amour, est au désespoir affreux d'une âme en délire.

Les formidables bruits des rythmes fracassés et tohu-bohutants de la trilogie avaient résonné avec tant de fracas à nos oreilles, que l'écho de ces bruits s'y martelait encore lorsque parurent *Les Heures Claires.*

Ce livre fut salué lors de sa naissance par tous les admirateurs du Poète, avec une joie d'autant plus vive qu'un Verhaeren nouveau s'y révélait soudain : Un Verhaeren heureux, lucide et apaisé, aimant et souriant, confidentiel et doux :

Comme aux âges naïfs je t'ai donné mon cœur
Ainsi qu'une humble fleur
Qui s'ouvre au clair de la rosée,
Entres ses plis frêles ma bouche s'est posée,
La fleur, je la cueillis au pré des fleurs en flamme.
Ne lui dis rien : Car la parole entre nous deux
Serait banale et tous les mots sont hasardeux !
C'est à travers les yeux que l'âme écoute l'âme.
La fleur qui est mon cœur et mon aveu
Tout simplement à tes lèvres confie
Qu'elle est loyale et bonne et qu'on se fie
Au Vierge Amour, comme un enfant se fie à Dieu.

L'on pourrait ainsi multiplier les citations; mais, puisqu'il faut bien se borner, écoutez encore ce très doux, très suave et très mélodieux « nocturne » sur lequel Ernst Deltenre a écrit un admirable *lied*, qu'il faut compter parmi les plus

émus et les plus compréhensifs du jeune compositeur malinois :

Le ciel en nuit s'est déplié
Et la lune semble veiller
Sur le silence endormi.
Tout est si pur et clair,
Tout est si pur et si calme dans l'air,
Et sur le lac du paysage ami,
Qu'elle angoisse la goutte d'eau,
Qui tombe d'un roseau,
Et tinte, et puis se tait, dans l'eau.
Mais j'ai tes mains entre les miennes
Et tes yeux surs qui me retiennent
De leur ferveur, si doucement,
Et je me sens si bien en paix de toute chose,
Que rien, pas même un fugitif soupçon de crainte
Ne troublera, fût-ce un moment,
La confiance sainte
Qui dort en nous comme un enfant repose...

Par une métamorphose aussi inattendue le Poète répondait victorieusement aux diatribes de ceux qui depuis quelques temps déjà s'acharnait, les pauvres, à dénigrer belgeoisement son talent dominateur. Car Verhaeren a connu, plus qu'aucun autre écrivain novateur, les injustices et les railleries, sans que jamais ses détracteurs soient parvenus à faire le Poète se départir du noble et fier dédain de son silence.

Fils spirituel de Victor Hugo, l'auteur des *Soirs* et des *Heures Claires*, semble avoir retenu ce conseil de l'Ancêtre:

« J'ai entendu des hommes éminents du siècle, en politique, en littérature, en science, se plaindre de l'envie, des haines des calomnies, etc. Ils avaient tort. C'est la loi, c'est la gloire. Les hautes renommées subissent ces épreuves. La haine les poursuit partout. Rien ne lui est sacré. Le

théâtre lui livrait plus à nu Shakespeare et Molière ; la prison ne lui dérobait pas Cristophe Colomb ; le cloître n'en préservait pas Saint-Bernard ; le trône n'en sauvait pas Napoléon. Il n'y a pour le génie qu'un lieu sur la terre qui jouisse du droit d'asille, c'est le tombeau ».

Métamorphose ai-je dit, parlant de la douceur des *Heures Claires*. Il serait pourtant erroné de croire qu'avant ou après la parution des *Heures Claires* Verhaeren n'ait jamais prouvé qu'il savait dès qu'il le voulait se garder de toute sauvagerie verbale et de toute violence dans l'impression.

Qu'il me suffise de rappeler ici, pour étayer mon dire, le poème du *Moine doux* et *Un matin* décrit dans *les Vignes de ma muraille*.

On pourrait, colligeant les citations, démontrer, preuves à l'appui, que ce Poète de la Peur, cet Amant de la Mort cet Halluciné du Mystère, a maintes fois chanté en des vers tout de douceur la Confiance et la Sérénité, la Joie, la Vie et le Repos de l'âme.

J'insiste sur ce point, parceque l'on croit trop communénément avoir tout dit au sujet deVerhaeren, en le qualifiant: le Poète sauvage, sombre, brutal, halluciné.

A borner là son jugement ne commettrait-on pas en vérité une réelle et très grave injustice à l'égard de l'auteur des *Heures Claires*?

Sans doute la Paix et la Douceur n'occupent-elles qu'une place secondaire et proportionnellement restreinte dans l'œuvre de Verhaeren ; d'assez d'importance, en tous cas, pour que l'analyste la signale et pour qu'il s'y arrête.

Si ce sculpteur géant n'avait jamais taillé dans le roc de ses vers que des statues d'effroi, aux gestes de folie, certes sa gloire serait grande déjà et sa place à coup sûr enviable.

Mais combien plus grand ne paraîtra-t-il pas, maintenant que nous connaissons en outre la statue claire et translucide, que son ciseau a su tailler, avec un art égal, dans du cristal ensoleillé ?

Et n'est-ce pas un spectacle, à la fois surprenant et joyeux, celui que nous offre le grand Poète ? Alors que presque tous les artistes — (et je ne parle pas seulement des Poètes, mais des musiciens, des sculpteurs et des peintres tout autant que des architectes) — alors que la plupart ne savent guère traduire qu'un seul des « visages de la vie » Verhaeren, lui, les sait exprimer tous.

D'où vient que l'on néglige trop le côté reposant et berceur de son œuvre ? Si je ne vois aucune excuse à cette négligence de la critique, je lui vois du moins ce double motif : Que les *Heures Claires* forment le seul recueil de Verhaeren, où règne, exclusivement, peut-on dire, la note heureuse et d'accalmie, et que, pour les autres poèmes écrits dans une note identique, ils sont éparpillés çà et là, dans son œuvre, comme des îles de clarté, au milieu d'une mer d'orage.

Le lecteur qui s'aventure, ainsi qu'un passager, sur cette eau en furie a bientôt oublié les lumineux rivages et le chant des oiseaux, car déjà l'ombre l'environne et le bruit de la mer l'assourdit de nouveau.



II. L'HOMME MODERNE



Moderniste par la langue, le rythme et les sujets qu'il traite, Verhaeren accentuera fortement cette caractéristique de modernité qui est sienne en adoptant le genre littéraire le plus moderne, le Symbolisme.

Réaliste dans les *Flamandes* et *les Moines*, Verhaeren est devenu symboliste dans la suite de ses ouvrages. C'est ainsi que *Les Apparus dans mes chemins*, *Les Villages illusoires*, *Les Vignes de ma muraille* et *Les Visages de la Vie*, forment la troisième partie, la partie spécialement symboliste de son œuvre.

La Symbolique de Verhaeren n'a point recours, comme la Symbolique d'Henri de Régnier, par exemple, à des personnifications d'abstractions morales, à des allégories, ni aux exhumations des antiques mythologies, froides et anachroniques, surannées quoiqu'on fasse, et qui malgré tout le talent désirable, ne parviennent plus à émouvoir l'Ame moderne.

Transportant dans la fiction les aspects et les gestes humains d'aujourd'hui, c'est au réalisme de ces aspects et de ces gestes que Verhaeren donnera une portée philosophique, une valeur morale. *Le Passeur d'eau, les Pêcheurs, le Meunier, le Menuisier, le Fossoyeur, les Cordiers, le Forgeron,* tels sont les titres clairdisants de ses poèmes symboliques, en *les Villages illusoires*. Ailleurs, dans les *Apparus*,

dans les *Vignes* et dans les *Visages* ce n'est plus à la rustique, mais à ceux-là, venus des « pays légendaire que le Poète empruntera les éléments de ses symb moins précis.

Ainsi ce n'est point le Savoir qui sera par lui personn mais c'est « Quelqu'un vêtu d'effroi » qui personnifier Savoir en un poème étrange et béant de vertige.

Imagé de la sorte, le symbolisme de Verhaeren n'en n pas moins pour cela abscond et très souvent énigmati Mais l'amour du mystérieux, au dire du bon La Fonta est la grande maladie des hommes. De cette obsc inhérente au symbole émane ce je ne sais quoi d'étrang d'inexprimable, qui nous attire, éveille en nous l'anxié nous remplit d'une crainte religieuse, semblable à celle nous envahit, quand nous entrons dans la forêt, ouvra majesté muette devant nous, — cathédrale aux nefs infi

A cette attirance première, commune à tous les sy lismes, vient s'ajouter souvent en les poèmes symbolique Verhaeren l'attrait spécial et puissamment fascinate sa vision sinistre.

Rayonnantes ou lugubres, hallucinées ou méthodique analytiques, rouges d'incendie ou pâles d'épouvante, fu rantes d'orgueil ou livides d'effroi, ces visions égale puissance d'horreur les plus farouches évocations de delà vertigineux qu'ait enfantées l'imagination médié des peintres du Septentrion, en proie à la hantise du cer des pourritures de la mort et du brasier sans fin de l'ef able enfer.

Ieronimus Bosch, le peintre des monstruosités dia ques, Matheus Grunwald, auteur de Calvaires convul nés, l'Holbein de la *Danse des morts*, et Dürer, le satani renaissent tour à tour dans les estampes de Verhaeren.

Or ce sont là en vérité récurrences de Poète, d'ac avec les réminiscences populaires, et qui n'entachen rien la modernité de l'auteur.

Car elles l'apparentent, tout autant qu'à ces maîtres anciens, ux noms très modernes vraiment d'Odilon Redon et de ops; sans compter que grâces à elles Verhaeren s'associe ux modernes évocateurs des *nocturna fantasmata*, à offmann, à Edgar Poë, à Villiers de l'Isle-Adam et à Charles audelaire.

Cette-double parenté du Poète apparaîtra indiscutable à uiconque lira *le Fléau.*

La Mort a bu du sang
Au cabaret des Trois Cercueils
La Mort a mis sur le comptoir
Un écu noir ;
Et puis s'en est allée
« C'est pour les cierges et pour les deuils »,
Et puis s'en est allée,
Tout lentement
Chercher le sacrement...

. . . .

La Mort a bu du sang
Comme un vin frais et bienfaisant ;
Il coule doux au joints de la cuirasse
De sa carcasse.

En vain l'ont invoquée les Mères, et « les vieux des guerres tumultuaires »,

La Mort, dites, les vieux verbeux,
La Mort est soûle
Comme un flacon qui roule
Sur la pente des chemins creux.

En vain la supplia Notre-Dame la Vierge, « de l'ex-voto là-bas, près de la berge » et voici que le Christ lui-même, lui adresse en vain la parole :

« La Mort, c'est moi, Jésus, le Roi,
Qui te fis grande ainsi que moi,
Pour que s'accomplisse la loi
Des choses de ce monde.
La Mort, je suis la manne d'or
Qui s'éparpille du Thabor
Divinement par à travers les loins du monde ;
Je suis celui qui fus pasteur,
Chez les humbles, pour le Seigneur ;
Mes mains de gloire et de splendeur
Ont rayonné sur la douleur ;
La Mort, je suis la paix du monde ».

Mais Elle,
Elle a même laissé s'en aller Dieu
Sans se lever sur son passage :
Si bien que ceux qui la voyaient assise
Ont cru leur âme compromise.
Durant des jours et puis des jours encor, la Mort
A fait des dettes et des deuils
Au cabaret des Trois Cerceuils.
Puis un matin, elle a ferré son cheval d'os,
Mis son bissac au creux du dos.
Pour s'en aller à travers la campagne...

...La Mort a cheminé longtemps
Par le pays des pauvres gens
Sans trop vouloir, sans trop songer,
La tête soûle
Comme une boule.
Elle portait une loque de manteau roux
Avec de grands boutons de veste militaire,
Un bicorne piqué d'un plumet réfractaire
Et des bottes jusqu'aux genoux.
Sa carcasse de cheval blanc

Cassait un vieux petit trop lent
De bête ayant la goutte
Contre les chocs de la grand'route ;
Et les foules suivaient, par à travers les n'importe où,
Le grand squelette aimable et soûl
Qui trimbalait, sur son cheval bonhomme,
L'épouvante de sa personne
Vers les lointains de peur et de panique,
Sans éprouver l'horreur de son odeur,
Ni voir danser, sous un repli de sa tunique,
Le trousseau de vers blancs qui lui tètaient le cœur

Ce poème est extrait des *Campagnes hallucinées*. Ce livre établit un lien entre la partie symbolique et la quatrième partie de l'œuvre de Verhaeren : la partie sociale et populaire qu'il inaugure.

La partie sociale de l'œuvre de Verhaeren se compose jusqu'à présent de la trilogie formée par les *Campagnes hallucinées,* les *Villes tentaculaires* et les *Aubes*.

Hypnotisés par l'or, le faste et la fièvre des grandes Villes, qui sont comme autant de pieuvres posées sur les campagnes, ceux des plaines dont les progrès industriels ont aggravé la terrible misère, vont commencer vers elles, en masse, l'exode qu'ils croient rédemptrice.

Et les voici les campagnards minables, les vagabonds, « les las d'aller », comme a dit Georges Eekhoudt ; leur armée se déroule au long des grandes routes, ainsi qu'en un tableau des époques gothiques, nous évoquant l'horreur d'une cour de miracles, ou bien pareils aussi aux fameux *Emigrants*, bien modernes ceux-là, mais non moins navrants, du peintre flamand Laermans.

Emile Verhaeren a entendu leurs gémissements et leurs grincements, écrit M. Robert de Souza en son étude sur *la Poésie populaire et le lyrisme sentimental* ; « Il a entendu leurs cris d'hallucinés vers la Ville fantômatique, éclatante

et terrible ; il a suivi ces interminables exodes de paysans et de loqueteux que rongent « la fièvre » et « le péché », qu'affole l'usurier « charlatan » et qui s'en vont, s'en vont vers Elle « sans rien de rien »,

Rien devers eux
Que l'infini ce soir de la grand'route,
Chacun porte, au bout d'une gaule,
En un mouchoir à carreaux bleus,
Chacun porte dans un mouchoir,
Changeant de main, changeant d'épaule,
Le linge usé de son espoir.

« Et tandis que M. Francis Vielé-Griffin harmonise l'être complexe au simple en des « contes » plutôt idylliques, M. Emile Verhaeren le surchauffe comme d'éclats sanguins et d'images dont les synthèses triviales, brutales, mais grandioses, font de ses poèmes des *complaintes épiques*... Nul avant M. Verhaeren n'avait dit ainsi les foules campagnardes en de pareilles marches chantées.

« Il faut comprendre ces poèmes comme des marches soulevées d'héroïque complaintes, des marches de rythme en sabots qui claquent le sol et le bourrent d'une rage pesante. Les pieds restés lourds de la terre grasse des champs maculent le blanc ruban des routes. Des tressauts brusques de douleur les arrêtent soudain, ou de larges envolées de gestes ivres. Ce sont des marches forcées et forcenées de chemineaux qui soufflent d'ahan et dont les pas cahoteux traînent la furie des interminables misères

« Ces misères, M. Emile Verhaeren ne les chante pas en artiste épris des pourritures (son lyrisme les domine et les surélève toujours), mais en prophète. C'est l'homme de la solitude dont au sortir des bois sauvages, l'œil visionnaire grandit ce que nous ne voyons même pas. Le cœur large et simple, d'imagination débordée, tout l'être exalté des profondeurs de la saine nature primitive, il clame les maux du

siècle à travers l'éternité des temps et de l'espace. Ne lui demandez point des polissages et des ratiocinations d'art ! IL EST LE PROPHÈTE : celui qui n'attend pas la lumière, mais la devance par l'incendie. Et c'est en furieux qu'il pousse au but ses images farouches, qui parfois concassent les mots pêle-mêle et fracassent les phrases, car rien ne doit s'opposer à sa puissance justicière, mais aussi consolatrice par les espérances que sa foi lève, « aux loins sereins et harmoniques » des aubes futures.

« A coups de rythmes rudimentaires et martelés, avec des gestes bourrus, une voix rauque, des regards noirs d'homme du peuple qui mâchonne sa détresse et la crie, le poète nous meurtrit de toutes les lamentations humaines.

« M. Verhaeren, dans son développement, finit par dépasser le ton populaire ; il l'amplifie comme de toute la la sonorité de cuivre d'une trompe d'alarme. Et les motifs rustiques que M. Francis Vielé-Griffin adorne de charme et entraine de vicacité juvénile, M. Verhaeren les pétrit d'une main calleuse, plus faubourienne peut-être que paysanne, mais simple, franche et forte. Et des nouveaux poètes d'inspiration populaire, il est, atteignant d'un geste sommaire à la grandeur, le plus puissant manœuvrier » (1).

En parcourant la trilogie des *Campagnes hallucinées*, des *Villes tentaculaires* et des *Aubes* celui-là aurait tort, qui taxerait de pessimisme son auteur. Certes serait-on en droit d'accuser d'exagération excessive la peinture que nous fait Verhaeren de la plaine, si le Poète avait eu l'intention de décrire les paysages de Flandre où paissent les troupeaux nombreux et les coteaux brabançons aux moissons luxuriantes, quand l'août, sous l'égide en or du soleil, mûrit les épis superbes et que l'abondance apparaît encore comme

(1) R. DE SOUZA. *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental.* (Paris « Mercure », 1899 ; fr. 3.50.)

une reine indétrônée. Mais le Poète a déjà vu ce que masquent encore aux regards des hommes d'éphémères réalités: La ruine du sol épuisé, et l'émigration des bras qui fécondent vers les centres industriels où les attire un mirage d'espoir, fascinateur aimant des misères lassées.

La plainte est morne et ses chaumes et granges
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus,
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte et la ville la mange.

Et maintenant où s'étageaient les maisons claires
Et les vergers et les arbres allumés d'or
On aperçoit à l'infini, du Sud au Nord,
La noire immensité des usines rectangulaires.

Dites ! l'ancien labeur pacifique dans l'Août,
Des seigles mûrs et des avoines rousses
Avec les bras au clair, le front debout,
Dans l'or des blés qui se retroussent
Vers l'horizon torride où le silence bout.

Dites ! la plaine entière ainsi qu'un jardin gras,
Toute folle d'oiseaux éparpillés dans la lumière
Qui la chantent avec leur voix trémières,
Si près du ciel qu'on ne les entend pas.

Mais aujourd'hui, la plaine ! elle est finie
La plaine est morne et ne se défend plus
Le flux des ruines et leurs reflux
L'ont submergée avec monotonie.

On ne rencontre, au loin, qu'enclos rapiécés
Et chemins noirs de houille et de scories.
Et squelettes de métairies,
Et trains coupant soudain des villages en deux...

Hélas ! la plaine hélas ! elle est finie !
Et ses clochers sont morts et ses moulins perclus.
La plaine hélas ! elle a toussé son agonie
Dans les derniers hoquets d'un angelus.

Est-elle assez funèbre et désolée cette peinture de la terre qu'infécondent les détritus ? Mais elle n'est guère plus attrayante celle que Verhaeren nous fait de la Ville, de cette Ville vers qui vont les théories lamentables et trimbalantes des routiers à bout d'effort, dans leur lutte pour la vie.

La Ville au loin dont le fleuve déchire
Le vieux granit taillé en palais noirs
— Ville en fièvre, ville en folie ou ville en armes —
Bondit contre le ciel avec tous ses vacarmes...

Cris sur les quais, les ponts et les navires
Et sur les tours et sur les promenoirs ;
Et poteaux clairs, où s'accrochent et se confondent
Aux long des fils, des voix qui font le tour du monde.

. . . .

Ville en fièvre, ville en folie,
Où la mort germe en de la lie !
Une atmosphère épaisse et rousse où nul orage
N'a pu, à coups de foudre, introniser l'azur,
Revêt de suie uniforme les murs.
Où s'ameutent les cris des réclames sauvages.

Des monuments dont les pierres nocturnes
Et les porches voilés boudent dans le brouillard.
Ouvrent les yeux de leurs fenêtres sans regards,
Sur le battant travail des rades taciturnes,

Des navires, fanaux lassés et voiles lasses
D'avoir depuis quels temps, illuminé la mer,
Dorment à l'ancre et dans les flots huileux et verts,
Réverbèrent, le soir, leurs fatigues d'espace,

Des tombereaux, si lourds qu'ils font crier les pierres,
Roulent, la bâche à mi-côté de leurs fardeaux,
Et dévalent sous des hangars, en des caveaux
Dont les couloirs de nuit semblent miner la terre.
Des rails glissent brusques et longs, couleur de fiel;
Une gare là-bas, s'ouvre en des miroirs rouges ;
Et des signaux et des feux d'or brûlent et bougent
Et s'étagent, et font des gestes dans le ciel.

Il n'est, à notre connaissance, aucun autre Poète qui ait ainsi brossé en des fresques épiques les villes enfiévrées où bataillent les intérêts, où entrent en conflit toutes les convoitises. Alfred de Vigny est peut-être le seul écrivain de génie qui ait donné avant Verhaeren cette note moderniste en un poème admirable sur « la bête de fer » ; le seul qui, avant Verhaeren, ait su traduire, sans choir dans la laideur ou la banalité, la monstrueuse majesté d'un convoi lancé à toute vapeur à travers les espaces. L'Auteur des *Villes Tentaculaires* ne s'est point borné à cela. Son mérite nous apparaît d'autant plus grand qu'il est bien le premier Poète auquel l'Art littéraire contemporain soit redevable d'un chef-d'œuvre où s'érigent dans leurs tumultes, leurs luxures, leurs orgueils, et leurs fulgurantes colères, ces villes en travail de matière et d'idée.

Ce violent devait être tenté de célébrer leurs bonds de violence. Aussi le voyons-nous donner libre carrière à son tempérament, quand il décrit la plèbe en ses sursauts farouches, la plèbe armant soudain, pour la Révolte rouge, ses bras « sauvagement ramifiés vers la folie » !

Alors :

C'est la fête du sang qui se déploie
A travers la terreur, en étendards de joie ;
Des gens passent rouges et ivres,
Des gens passent sur des gens morts :

Les soldats clairs casqués de cuivre
Ne sachant plus où sont les droits, où sont les torts,
Las d'obéir, chargent mollassement
Le peuple énorme et véhément
Qui veut enfin que sur sa tête
Luisent les ors sanglants et violents de la conquête.

Ainsi s'exerce la Justice immanente sur ces villes, d'où jour et nuit montent tous les péchés en blasphèmes vers Dieu.

Or, parmi elles toutes, il en est une que le Poète en son drame *les Aubes* nous montrera vaincue par les mendiants des campagnes agonisantes.

Poulpe géant de l'Océan des plaines, dans ses tentacules immenses, Oppidomagne la ville envahissante avait enlacé les campagnes, qu'hallucinaient sa fièvre et sa puissance. Les rois ont convoité la Ville : les rois se sont ligués contre elle. L'armée des ennemis a établi son camp devant elle et voici que la guerre allume un incendie sur les lambeaux de la plaine expirante. Les mendiants des campagnes contemplent, avec une joie féroce, les lueurs de sang du brasier qui ruine les champs, mais qui les vengera bientôt de l'orgueilleuse Oppidomagne.

Les habitants d'Oppidomagne ont refusé d'ouvrir les portes des remparts pour donner repos et refuge aux multitudes de la plaine qui errent entre la ville et l'incendie. Seul, Hérénien, le tribun à l'irrésistible éloquence, est introduit pour traiter avec la Régence au nom de la foule dont il s'est imposé le chef par la seule force de son verbe. Il est celui à qui la confiance énorme de la foule toujours naïve et forcenée, semble donner l'omnipotence. Il est le cerveau qui pense pour elle, ou mieux, il est le réceptacle de ses haines, de ses désirs, de ses espoirs, il est son instrument vivant, sans lequel elle est impuissante et ne peut que se déchirer en querelles stériles. Mais la Régence a trompé Hérénien.

La foule l'accuse de traîtrise. Ferme dans la fortune hostile, Hérénien jamais abattu, concentre alors toute son énergie à réaliser ce projet — insensé comme le génie — réconcilier les deux armées belligérantes au détriment de la Régence ! Et la Régence affolée verra bientôt ses soldats jeter bas ces armes que le faux patriotisme avait mis en leurs mains, pour les tendre, ces mains, vers les mains fraternelles de ces autres soldats qui sont comme eux des hommes, et qu'ils appelaient des ennemis ! L'œuvre de paix, de justice et d'amour, Jacques Hérénien l'a accomplie. Mais il n'en jouit pas, car au moment de triompher devant le peuple, un des fuyards restés fidèle a la Régence vaincue, le jette à la mort. Devant le cadavre de Jacques Hérénien le peuple libre enfin atteste sa victoire en faisant s'écrouler au pied du héros mort la statue qui symbolisait le gouvernement tyranique.

« Sur la nouvelle Oppidomagne vont se lever enfin *les Aubes !* »

Tel est, mal résumé, ce drame énorme et formidable, où le canon tonne, où le tocsin sonne, où l'incendie ensanglante les scènes, où la foule passe à flots houleux, dans l'effervescence de la révolte, où les épisodes sont pleins de tumulte, et se succèdent avec la rapidité fulgurante et terrible des grands élans de multitudes. Vers et prose s'y entremêlent avec une vigueur et un éclat pareils. Les caractères d'Hérénien, de Haineau, de Le Breux, de Hordain et de Claire, sont burinés avec la vérité, la fougue et la maîtrise qui font d'Emile Verhaeren l'un des plus grands poètes vivant à notre époque. Hélas ! la réalisation scénique d'un tel drame apparaît quasi impossible, même sur les plus grands théâtres, car la *Foule* est ici l'*Acteur* et c'est elle qui agit sans cesse « comme un seul personnage à faces multiples et antinomiques. »

Quant à l'idée que ce chef-d'œuvre exalte, elle est généreuse et sublime : la fin de la guerre et l'avènement tant souhaité de la fraternité humaine, que Jésus a prêché au monde

et que le monde aurait connue depuis des siècles si les peuples qui se disent chrétiens *voulaient* accomplir la Doctrine.

Par la partie sociale de son œuvre s'est affirmé une fois de plus le modernisme de Verhaeren. L'époque actuelle, en effet, n'est-elle pas plus que nulle autre obsédée par les problèmes sociaux ? « Vive le Peuple ! » « A bas la Guerre! » Désarmement, Démocratie, tels sont les cris, tels les mots synthétiques, dont chaque jour entend grandir la clameur âpre ou imposante.

Mais il semble de prime abord qu'une irréductible antinomie doivent séparer à jamais les partisans de la Paix, des partisans de la Démocratie. Si par démocratie il faut entendre « guerre des classes », certes oui, toute alliance est impossible. Heureusement entre la Démocratie et la Démagogie il y a la même distance qu'entre le Sectarisme et la Foi religieuse. Si par démocratie il faut entendre, au contraire, plus de Justice et plus d'Amour pour l'immense ruche ouvrière, l'accord existera, inévitablement. Les deux mouvements sont alors parallèles.

Tous deux se basent en effet sur la Justice et sur l'Amour. Fraternité des classes, Fraternité des races, mais n'est-ce pas toujours la même Humanité, envisagée ici en tant qu'organisme social, là en tant qu'organisme politique? Pourtant la violence des démocrates qui ne sont pas chrétiens oublie et méconnaît aux heures de colère que la fin jamais, ne justifiera les moyens. La violence ne mène qu'à la violence. La Révolution ne peut rien que tuer des hommes, seule l'Evolution pacifique peut tuer l'erreur sociale, à tout jamais. Pour aboutir à la Paix fraternelle c'est avec la Pensée, seule force durable, et non dans l'émeute, ou dans a révolte qu'il faut savoir agir. Cela est vrai pour la paix sociale de chaque peuple en particulier, tout autant que pour la paix politique entre les nations.

St-Augustin écrivait déjà au IVe siècle : « Conquérez la

paix, mais conquérez-la par la paix et non par la guerre .»(1) Pourtant ce n'est qu'après les soulèvements populaires que les pacifiques finiront par l'emporter. Peut-être est-ce bien là ce qu'a voulu nous laisser entrevoir le Poète quand, dans *les Aubes*, il nous montre Jacques Hérénien réussir à faire les deux armées belligérantes fraterniser et jeter bas les armes, pour célébrer ensemble le triomphe des plébéiens.

Après avoir écrit la trilogie grandiose et terrible des *Campagnes hallucinées*, des *Villes tentaculaires* et des *Aubes*, Emile Verhaeren n'a point omis de nous décrire « la Petite Ville ». Et le contraste est vraiment trop piquant pour qu'il me soit permis de résister au désir de la citation. Là-bas c'était la Fièvre et la Révolte ardente, ici c'est la Routine et sa monotonie.

Pour nous décrire *les Villes tentaculaires* les rythmes éclataient avec un bruit pareil à ceux qui retentissent dans les gares et les usines. Pour nous dire l'ennui de *la Petite Ville* (2) le vers se rythme, en vérité, selon le tic-tac régulier d'une très vieille horloge de province :

Les magasins de la grand'place
Mirent leurs vieux pignons usés,
Dans les égoûts symétrisés
D'un trottoir neuf, qui les enlace.

Un drapeau pend, comme un haillon,
A la poterne de la banque ;

(1) *Ad Darium*, épist., CCXXIX.

(2) Paru in-extenso en janvier 1899 à l'*Ermitage*, ce poème entre évidemment dans la 1re partie, celle picturale, de l'œuvre de Verhaeren. Le désir de montrer tous les aspects de son prodigieux talent, nous en fit citer ici quelques strophes, dût en souffrir le rigorisme de notre classification.

L'heure est vieillote. Une dent manque
Au ratelier du carillon.

La pluie, à tomber là, s'ennuie ;
Tout son de cloche y semble un glas ;
Tout mouvement y semble las.
L'heure qui vient vaut l'heure enfuie....

Chacun y fait son devoir strict
De la longueur de son attache,
Comme le font les trois pataches
Qui déservent tout le district...

Oh ! cette ville où tout est pair
Et enfermé comme en des boîtes ;
Quant ses canaux en lignes droites
D'un large élan, voudraient franchir la mer !

Mais voici que le Poète, dont la fécondité est vraiment admirable, inaugure avec *le Cloître*, la cinquième partie de son œuvre ! Celle où par lui seront posées sans doute, dans l'ardeur de l'action ou dans l'élan du rêve, ces problèmes philosophiques et moraux qui résurgissent à l'heure présente sur les remparts plus qu'ébréchés du scepticisme et qui hantent non moins inéluctablement l'Ame moderne que les énigmes sociales. Eux seuls d'ailleurs lui en pourront livrer les Clés libératrices, à condition qu'elle sache se dépouiller de son risible orgeuil et se vêtir — comme Dom Marc ! — de la simplicité, pour parvenir, au préalable, à les résoudre eux-mêmes avec candeur et clairvoyance.

Quand l'inspiration lui vint de créer *le Cloître*, Verhaeren à n'en point douter, dût (avant Balthazar, le héros de ce drame) . . . . « avoir l'âpre pensée
D'aller fouiller, jusques au bout, le repentir ».

Or, où trouver la plus haute expression du repentir ?

Dans une âme chrétienne. — Mais où, sans remonter en deçà du XIXe siècle, la dresser avec vraisemblance, comme une tour de cathédrale, au-dessus de la routine et de la médiocrité ambiante, cette âme en éruption vers le ciel pur ? Seuls les cloîtres, verts oasis de la Force spirituelle au milieu du désert plane de ce siècle veule et flasque, où ne s'aperçoivent, de ci de là, que les agglomérats médusiens et gélatineux du plus écœurant bigotisme, seuls les cloîtres renferment encore de ces âmes hautes et embrasées, capables des plus stupéfiants héroïsmes et telles en un mot que l'auteur du *Cloître* en rêvait une pour étudier en elle et jusqu'en son tréfond l'action du Repentir. Cette étude Verhaeren en voulut donc faire un drame qui eut été l'étude du Remords se réveillant épouvantable et brusque en la sénérité d'une âme monacale violente et dominatrice, que le verbe de rémission, le geste absolvant du Prêtre et la vertu des communions eucharistiques avaient pendant dix ans grandie et appaisée.

Et c'est en vérité *le Cloître* ainsi que le devait rêver Emile Verhaeren. Il ne nous y fait point pénétrer, alors qu'il y règnait encore « une paix d'ombre blanche », mais en une heure où les rivalités s'aiguisent, en une heure où Dom Balthazar le moine épique s'en vient crier son trouble intérieur dans l'hostilité du silence. Je dis « son trouble » et non pas son « remords ». Car, en réalité, est-ce bien du remords ce qui agite, abat et fait s'effronder de si haut le rop fébrile Balthazar ? Et n'est-ce pas un mal bien plus physiologique que psychique, celui dont il souffre ?

Dom Balthazar qui veut confesser son parricide ancien devant le chapître (1) et Dom Marc qui lui conseille ensuite

(1) Il y a là une inexactitude, commise sans doute par le Poète de propos délibéré, et que les exigences de la scène excusent d'ailleurs amplement. En réalité un cénobite ne se peut guère accuser devant le chapître que de ses infractions contre la règle ; jamais d'un crime perpétré avant son entrée au couvent.

d'aller se dénoncer aux juges, ne seraient-ils pas des malades avant d'être des saints ? Moines aux tempéraments admirables certes, mais atteints grièvement tous deux d'*exibitionisme moral* ?

Qoiqu'il en soit, c'est, malgré toutes apparences, et en dépit de ses préjugés de caste, le prieur qui est dans le vrai, quand il dit au 1er acte ;

Votre cerveau, mon fils, s'égare et s'hallucine.
Ce n'est pas Dieu, mais c'est Satan
Qui vous ravage et vous domine.
Dom Balthazar, le piège qu'il vous tend
Il le tendit jadis, aux plus fervents des moines,
A ceux des temps païens à peine exorcisés,
A ceux du désert pâle et des rocs convulsés,
Aux Paul et aux Antoine.
Votre esprit brûle et votre âme est en feu,
Vos pas hagards abandonnent nos cîmes ;
Et vous ne songez pas que le plus grand des crimes
Est de douter, est de désespérer de Dieu ».

Abstraction faite, de sa colère, qui est païenne jusqu'a la brutalité, c'est encore le prieur qui reste dans le vrai, lorsqu'à la fin du IIIe acte ils s'écrie :

O ! moine Balthazar
Tu t'es moqué de Jésus-Christ,
Qui veut le repentir dans le silence.

Ah ! certes, s'il y avait eu la vie d'un innocent à préserver du bagne, à sauver de l'échafaud, le conseil de Dom Marc et l'attitude de Dom Balthazar eussent été pleinement selon la loi chrétienne. Mais dix ans après l'exécution d'un innocent exiger que le repenti aille se dénoncer aux juges

de la terre, sous prétexte de lui faire expier l'assassinat indirect de sa seconde victime, c'est exiger de lui un suicide moral. Or telle est précisément la faute vraiment criminelle dont se rend coupable Dom Marc au début de l'admirable scène des adieux.

Le Cloître, malgré cela, est un très haut chef-d'œuvre. Emile Verhaeren y apparaît dans la maturité de son génie.

En ce drame, ou mieux en cette tragédie, tous les acteurs sont moines ; pourtant point de monotonie ; on y discute, on y dispute, pourtant point de lassitude ; car telle est la diversité des caractères, la vérité du dialogue, l'aveuglante splendeur des images, l'éclatante symphonie des rythmes libres, le pathétique du rôle de Balthazar, la nouveauté et la haute beauté scénique de l'angélique amitié de Dom Marc, que notre admiration est tenue en halaine. On a prononcé à propos du *Cloître* l'épithète : « romantique ». Romantique ? je le veux bien, mais alors d'un romantisme combien rajeuni et transfiguré !

Le Cloître en effet, ce n'est pas seulement le moine Balthazar en lutte avec le remords qui le brûle ; *le Cloître* c'est un microcosme ; c'est l'image en petit de notre société moderne. Lutte des moines sans blasons contre le Prieur et Dom Balthazar, = lutte des classes ; Lutte de Dom Thomas, contre Dom Balthazar et Dom Militien, = lutte de la Science contre la Foi, du Doute orgeuilleux contre la Certitude chrétienne. Quant à Dom Marc il est le clair symbole précurseur et vivant, de l'âme nouvelle que l'humanité de demain revêtira pour marcher vers l'Amour, ainsi que clairement le laissent augurer ces paroles de Dom Militien :

Il faut que l'on revienne à la simplicité.
A l'enface. Il faut l'amour et la bonté
Et l'ignorance. Et parmi nous le seul qui vive
Ainsi, d'accord avec la renaissance vive
De demain, c'est Dom Marc.

Dans *le Cloître* comme dans les *Aubes* la prose, ci et là, vient se mêler aux vers et l'on se souvient à la lire que le Poète signa jadis une plaquette de trois contes intitulée *Les Contes de minuit* et plus récemment au *Coq rouge* (3 juillet 1895) un *Conte au village* et quelques courts poèmes en prose. Ajoutons que Verhaeren signa plusieurs critiques, naguère, à *la Nation*, le journal de Victor Arnould, et qu'il publia jadis deux monographies de peintres : celle de JOSEPH HEYMANS et celle de FERNAND KNOPF.

Si je n'ai point analysé ici la philosophie d'Emile Verhaeren qu'on ne m'accuse pas d'omission. J'avoue qu'elle est peu précise et qu'il serait malaisé de la dégager de son œuvre. Parlant ici en panthéiste, il parlera là en chrétien. On l'a dite kantienne sa philosophie, mais Kant, partant du doute, réinstaura la certitude par le moyen de la raison pratique; il en déduisit la loi du devoir pour aboutir ainsi à cette conclusion dernière : Dieu existe, l'âme est immortelle. Mais Verhaeren, lui, n'a-t-il pas écrit :

Pourquoi scruter toutes les causes,
Si la première est inconnue ?
Savoir, n'est qu'éloigner ses doutes
Sur un chemin, creusé par les déroutes ;
Les feux des étoiles, dans la nuit nue,
Brûlent, sans éclairer les déserts de ténèbres
D'un au-delà profond que nul n'explorera jamais,
Tout problème fascinateur
Est tentateur d'erreur,
Et puis — est-ce qu'on sait ce que l'on sait ?

Les sens et la raison qui les contrôle ?
Quels tonnerres célèbres
Rediront, dans les cieux la parole
Qui dirige le monde et l'aurait fait ?...

Sur l'illusoire vérité clos désormais ta porte.
Vivre ? c'est se rouler, en une anomalie
D'efforts sans but, de recherches en vain,
De sciences dont n'apparaît la fin
Qu'en mécaniques d'or tissant de la folie...

Et tiens pour toi qu'il n'est parmi tous les projets,

Qu'un bien : le mors-aux-dents d'une âme
Qui se tue à chercher mais ne conclut jamais.

Dans *les Moines*, déjà, Verhaeren avait écrit ces vers sur la « Nouvelle Idole » :

Toute science enferme au fond d'elle le doute
Comme une mère enceinte étreint un enfant mort,
Vous qui passez, le pied hardi, le torse fort
Chercheurs, voici le soir qui vous barre la route,

Mais ces vers y étaient précédés de ces autres :

Heureux ceux là, Seigneur, qui demeurent en toi
Le mal des jours mauvais n'a point rongé leur âme,
La mort leur est soleil, et le terrible drame
Du siècle athée et noir n'entame point leur foi.

Vous, Dom Marc, qui êtes vraiment le fils spirituel du grand Poète, mais aussi le frère très pur des jeunes poètes franciscains, vous, Dom Marc, aidez-nous donc à priez pour lui l'*Attendue* afin que de nouveau elle apparaisse en ses chemins, et le guide vers le Soleil qui ne s'éteindra jamais, car c'est d'elle qu'il a écrit :

Elle est ma ferveur réorientée
Ma jeunesse ressuscitée,
Un flot d'aurore, en une aurore...
Ses bras en croix devant les sentes

Qui vont vers les périls et les descentes
Me ramènent aux chapelles de la foi ;
Ses pieds laissent des marquent d'or
Sur le sable de blanc silence
Qu'épand mon âme en sa présence,
Et je les baise et mon effort
Sera de suivre au loin leurs mystiques empreintes
Jusqu'au moment de notre indubitable étreinte
Et de ma délivrance, en mon dernier soupir...

Et tel vivrais-je en elle afin d'y bien mourir !

Pour moi, me voici arrivé à la fin de ma tâche. Je me suis efforcé de montrer dans Verhaeren le Flamand et le moderniste, l'Homme du Nord et l'Homme moderne. Flamand, il l'est, nous l'avons vu, par la rudesse du langage, la vision d'ensemble, le sens des couleurs, la véhémence des sentiments et l'excessive intensité des sensations. Moderniste, il l'est, littérairement, par son amour du néologisme, de la liberté prosodique ; par son symbolisme. Il l'est, humaine ment, par sa noble pitié pour la misère des foules, par les préoccupations sociales, scientifiques et morales dans les deux dernières parties de son œuvre, selon moi les plus belles et les plus grandioses. Il l'est enfin, par son amour chrétien de la Paix, de l'harmonie fraternelle des Peuples, dont son œil de voyant apperçoit se lever, là-bas, l'Aube sainte et tant désirée. Mais il ne l'est que trop par son Agnosticisme.

A considérer la prodigieuse fécondité d'Emile Verhaeren, et son talent dominateur, à la fois emporté et pourtant méthodique, original et pourtant si humain, ne sommes-nous pas en droit d'espérer de lui, sous peu, quelque nouveau chef-d'œuvre ? Certes ! mais il n'est point osé de l'affirmer déjà, telle qu'elle est, dès à présent ,son œuvre est une œuvre durable et sa splendeur prophétique et tragique, éclairera les âges à venir.

GEORGES RAMAEKERS.

LA LUTTE

80, RVE DE L'ERMITAGE, 80

BRVXELLES

tous les mois en fascicules de 64 pages, et forme
bout de l'an deux forts volumes in 8° d'environ
400 pages chacun, avec tables.



A LVTTE publie : Nouvelles, contes, poèmes,
s, monographies, études critiques, littératures étran-
chroniques théâtrales, suppléments musicaux,
e musicale, peinture, relations de voyages, actualité.

BELGIQUE

ı . . . . . . 5 fr. | Un Numéro . . . . 1 fr.

Ailleurs le port en sus.



PARAITRONT PROCHAINEMENT DANS LES
ÉDITIONS DE « LA LVTTE »

IARLES DE SPRIMONT : LES HÉROS DE L'ÉPÉE DE, L'AMOVR ET DV RÊVE.
PRIX : 2 frs.

ID PRAVIEL : POÈMES MYSTIQVES
PRIX : 2 fr.

IMP. H. DUDUYS, 2/2-2/6, CHAUSSÉE DE WAVRE IXELLES.